

Résidence secondaire...

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître

*Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée.
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs. »*

Alfred de Musset

Durant presque soixante-douze années, je n'avais fréquenté que deux fois l'hôpital public. Nous étions, dans ma famille, plutôt des patients des cliniques privées de Besançon pour des opérations chirurgicales souvent de moindre gravité. Pour beaucoup de campagnards et aussi pour une partie favorisée de la société, l'hôpital souffrait encore au vingtième siècle d'une médiocre réputation.

On avait encore en mémoire les grandes salles communes de l'Hôpital Saint-Jacques ou celles des Hospices de Beaune, là où des congrégations de sœurs hospitalières apportaient, comme seul remède contre la douleur, la pratique de la prière, à l'imitation disaient-elles, du Christ mort sur la Croix pour nous sauver. La « souffrance rédemptrice », que n'a-t-on pas entendu à ce propos depuis

des lustres ! Il faut dire que l'Hôtel-Dieu, comme on a longtemps nommé l'hôpital, accueillait les indigents, les malades au long cours et presque toujours, plus que les cliniques privées, les cas les plus graves et incurables arrivés parfois en catastrophe de ces mêmes établissements, et qui y trouvaient là leur fin...

Dans la seconde moitié du siècle dernier, les progrès considérables de la médecine et de la chirurgie et la construction de nouvelles structures de soins, grâce à l'augmentation des budgets consacrés à la santé, ont complètement changé la physionomie des hôpitaux et le regard que l'on porte désormais sur eux.

Je suis donc depuis quinze années un « client » fidèle de l'Hôpital Minjoz de Besançon et parfois de l'Hôpital de Dijon, passé dans de nombreux services, de jour comme de nuit, avec une trop belle régularité. Mes visites programmées en hôpital de jour rythment ma vie, chaque semaine ou presque, comme les vacances égaiant à différentes périodes de l'année celle des bien-portants... Je ne souffre pas plus que cela de ces rendez-vous avec de jeunes médecins, avec les infirmières et le personnel d'assistance hospitalière que

j'apprécie en espérant que cela comporte une réciprocité !

Vous aurez donc compris le titre de cet ouvrage : « *Résidence secondaire* ».

Deux mois par an, sans impôt immobilier, sans entretien de ma propriété, logé, chauffé et nourri au poisson-purée-crème citronnée, avec des jeunes femmes presque toujours souriantes autour de moi ! Tous les malades voudraient vivre ça... les autres aussi peut-être ?

Ce monde de l'hôpital, j'ai appris à le connaître : celui des soignants souvent très compétents, parfois trop indifférents ou pressés, celui des patients souvent minés par leur maladie, repliés sur leur sort, en attente d'empathie avant une guérison à laquelle ils ne croient pas toujours mais que leur instinct vital pousse tout de même à espérer.

Je connais un peu les failles du système actuellement en place mis à mal par la pratique du numérisé clausus, par les budgets insuffisants dans les mains d'une administration recrutée hors du monde médical, par le manque de conscience professionnelle de quelques-uns et un absentéisme trop important, par les excès de certains patients, par le coût de leurs transports

qui pourrait être amoindri s'ils abandonnaient ce réflexe mental du « puisque j'y ai droit ! » et qui est tout au bénéfice d'entreprises nationales aux dépens de celui des ambulanciers privés régionaux et de la Sécurité sociale. On peut aussi parfois se demander : où est passée la notion de vocation qui faisait l'honneur du monde de la médecine et celle de la prévention mise à mal par les complotistes au pays de Pasteur et de ses disciples ?

Je n'ai pas de plan de sauvetage de l'hôpital ! Je veux simplement avec un peu d'humour et de sérénité vous faire partager mon expérience, mes rencontres, mon ressenti devant ma propre maladie mais surtout devant celle de mes compagnons d'infortune. Aucune souffrance ne l'emporte sur une autre, chacune est un voyage solitaire...

Je ne m'en plaindrai presque jamais « afin de ne pas oublier les bénédictions du présent * » et les quelques talents dont j'ai hérité à ma naissance avec, par surcroît, cette erreur génétique. L'hôpital ne m'apportera pas la guérison mais je pense qu'il a instillé dans mon être, avec le sang précieux des donateurs, l'empathie et la compassion.

* profiter de l'instant présent, comme source de bonheur et de sérénité. Carpe Diem